



HAL
open science

La politique entre l'émerveillement et l'impuissance... Retour sur deux introspections autobiographiques

Alain Faure

► **To cite this version:**

Alain Faure. La politique entre l'émerveillement et l'impuissance... Retour sur deux introspections autobiographiques. Christian Le Bart; Éric Treille. Les livres des politiques, PU Rennes, pp.249-262, 2023, Res Publica, 978-2-7535-8854-7. halshs-04082971

HAL Id: halshs-04082971

<https://shs.hal.science/halshs-04082971v1>

Submitted on 28 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Faure A., 2023, « La politique entre l'émerveillement et l'impuissance... Retour sur deux introspections autobiographiques », *Les livres des politiques*, dir. Treille E. & Le Bart C., PUR

La politique entre l'émerveillement et l'impuissance... Retour sur deux introspections autobiographiques

Introduction. Les “épreuves” d'un ouvrage

Dans le monde de l'édition, les épreuves d'un ouvrage sont le manuscrit que l'éditeur envoie avant publication à l'auteur et parfois à quelques relais, notamment dans les médias, avec la mention *non corrigées*. Le titre est parfois encore provisoire et souvent, la mise en page inachevée. Ce format intermédiaire raconte une étape particulière dans la fabrication de l'ouvrage : le moment où l'auteur et l'éditeur valident l'esprit du produit final. Je vous propose un éclairage sur les négociations et les tâtonnements qui conduisent à cet accord. En tant que directeur de collection aux PUG, j'ai accompagné le travail d'écriture de deux élus qui souhaitent témoigner sur leur engagement au moment où ils mettaient un terme à leur carrière politique. Pour le premier, le député-maire Michel Issindou, l'aventure se terminait sur un ultime mandat mouvementé à l'Assemblée nationale durant le quinquennat Hollande. Pour le second, le conseiller municipal Pierre Mansat, le retrait intervenait au terme d'une longue mission stratégique auprès du maire de Paris. Les deux élus souhaitent laisser une trace sur leur expérience de la politique.

La démarche était préméditée : le premier avait méticuleusement tenu à jour un carnet d'étonnement pendant ses années parlementaires et le second avait amorcé un travail de bilan avec le concours d'un universitaire (le politiste Christian Lefèvre). *Tourments au Palais Bourbon – Chroniques d'un député socialiste* a été publié en 2019 et *Ma vie rouge – Meurtre au Grand Paris* au printemps 2021. Le premier manuscrit se présente comme des chroniques intimiste, tirées des centaines de notes rédigées au jour le jour. Le second procède d'une intrigue à deux voix avec, en alternance, des impressions rédigées à la première personne par l'élu et des descriptions sur un envers fictionnel du décor par l'universitaire. Les deux publications sont le fruit d'un accompagnement éditorial engagé en binôme avec la directrice des PUG, Ségolène Marbach, sur une commande explicite : décrire le métier politique tel qu'il est vécu de l'intérieur.

Je profite de l'expérience de ce compagnonnage d'écriture et d'édition pour participer aux questionnements qui sont posés dans l'ouvrage piloté par Christian Le Bart et Eric Treille sur les modes de production, les contenus et les effets des livres politiques. En première réaction, j'ai craint ne pas avoir grand chose à ajouter à ce qui a déjà été écrit dans l'ouvrage de synthèse sur *La politique en librairie* (Le Bart 2012). Christian Le Bart y analyse précisément la façon dont les mises en récit de la politique par ceux qui vivent de la politique éclairent le lien qui se tisse, à chaque époque, entre le politique, le littéraire et les médias. Du divorce avec les écrivains observé sous la III^e République jusqu'au surgissement de l'égo-politique dans les années 2000, l'essai autobiographique constitue un exercice de style où l'élu procède à une mise en scène

personnelle en même temps qu'il défend sa conception de la représentation politique. Christian Le Bart a bien montré la tendance ancienne des livres politiques à convoquer le réel autour de la figure de l'auteur plutôt que d'une analyse de la réalité sociale, et sa conclusion souligne sans surprise que la période actuelle voit s'amplifier l'effacement du mémorialiste traditionnel au profit de l'auteur, dans un processus d'individualisation où l'élu parle uniquement en son nom et avec le « souci d'être soi ».

Dans le cadre de mon rôle de directeur scientifique de la collection Engagement aux PUG, j'ai pu voir comment les essais autobiographiques éclairaient aussi les mises à l'épreuve de l'exercice du pouvoir. L'observation du métier politique à l'ouvrage livre des informations qui ne sont pas toujours accessibles au chercheur. Le processus d'accouchement des deux ouvrages permet notamment de mieux comprendre, de l'intérieur, pourquoi et comment certains élus tentent de mettre des mots sur leurs difficultés dans l'exercice du pouvoir. La focale littéraire ouvre peut-être ici des perspectives sur la *terra incognita* de la démocratie *sensible*, sensible parce que nourrie de joies et de déceptions, en faisant l'hypothèse que les autobiographies politiques favorisent l'expression de ces doutes, de ces blessures et de ces enthousiasmes qui sous-tendent l'espace politique et qui semblent peu documentées dans les travaux de sciences sociales.

Dans l'aventure éditoriale que nous avons partagée avec les auteurs, c'est d'abord cette charge émotionnelle qui a retenu notre attention. Au ras de l'herbe, la politique s'apparente à une succession douloureuse d'hésitations, de tâtonnements, de zones d'ombre et de contradictions insolubles. C'est cette densité émotionnelle qui donne toute son épaisseur aux récits autobiographiques. Et c'est là que la question littéraire intervient. Quand l'écrivain Emmanuel Carrère est interviewé autour du processus romanesque de création et de production de sens et ses sources d'inspiration, il insiste souvent avec humour sur la thérapie qui est à l'œuvre : en couchant ses sentiments sur la page blanche, le plus souvent au forceps, les idées se précisent et s'ordonnent (Carrère 2020). Les pages noircies « révèlent » ce que l'écrivain a vécu et perçu de façon inédite. Carrère insiste sur le fait qu'elles entraînent ainsi une transformation et une amélioration de la compréhension du monde. Avec l'écriture, les choses échappent pour partie au contrôle de l'auteur, elles mettent en lumière une part de vérité difficile à énoncer en dehors du processus d'écriture.

Nous souhaitons explorer cette piste au sujet des essais autobiographiques de Michel Issindou et de Pierre Mansat. Nous procéderons en deux temps. Nous présenterons d'abord le chemin que les auteurs ont emprunté pour raconter leur façon de faire de la politique. Dans les deux cas, le métier politique est un parcours rempli d'obstacles et de chausse trappes avec, sur le plan émotionnel, le sentiment constant d'avancer à contre-courant. Nous discuterons ensuite l'hypothèse selon laquelle l'autobiographie fonctionne comme une opération à cœur ouvert, mettant au jour certains mécanismes méconnus du désenchantement et du réenchantement en politique. Au fil des pages, les confessions des deux élus donnent des informations précieuses sur ces deux versants de la politique que sont l'impuissance et l'émerveillement. Nous insisterons en conclusion sur l'intérêt qu'il y a à étudier le métier d'élu au prisme littéraire pour mieux prendre la mesure sensible de l'exercice du pouvoir.

1. La politique quotidienne à contre-courant

Sur le contenu, les deux projets d'écriture ont débuté sur le même objectif : décrire la politique telle qu'elle était vécue, de l'intérieur, sans filtre ni langue de bois. Issindou a choisi de braquer

les projecteurs sur la séquence de montée en puissance des députés *frondeurs* au sein du PS entre septembre 2014 et juillet 2015. Mansat a décidé pour sa part de raconter l'histoire de la mission sur le Grand Paris que lui a confié Bertrand Delanoë au début des années 2000. Dans les deux cas, les élus expliquent qu'ils souhaitent donner leur vérité sur ces dossiers complexes, et qu'ils veulent aussi procéder, grâce à cet exercice d'introspection, à un retour d'expérience sur les ressorts de leur engagement dans l'arène politique. Notons enfin que pour l'ouvrage sur le Grand Paris, Mansat décide d'associer dans l'aventure éditoriale un fin connaisseur des politiques publiques métropolitaines, Christian Lefèvre, afin de l'aider à relater au mieux les méandres de l'équation intercommunale parisienne.

Que nous révèlent ces introspections sur les façons de faire de la politique ? Chaque ouvrage souligne un résultat imprévu : d'un côté, le sang-froid du député est mis à mal dans la tourmente parlementaire et de l'autre, la pugnacité militante de l'adjoint est malmenée par la *realpolitik* du microcosme du pouvoir parisien. Les épreuves politiques les placent en quelque sorte en difficulté émotionnelle, et à contre-courant par rapport à leur entourage et à leur propre conception de l'engagement militant.

Points de suspension

Dans *Tourments au palais Bourbon – Chroniques d'un député socialiste*, Issindou a adopté la forme des chroniques en mettant en scène la réalité quotidienne de son travail parlementaire à partir des impressions qu'il a scrupuleusement notées sur un petit carnet. L'ouvrage est rédigé, de bout en bout, sur le mode sensible de ces impressions brèves exprimées à chaud. Pour quel résultat ? De façon un peu inattendue, les révélations tardent à venir. On pensait que le député au sang froid allait revenir sur les grands chantiers de son mandat (il a été notamment rapporteur de la réforme des retraites adoptée début 2014) et nous faire le récit enlevé des combats menés en tant que responsable de la mission d'information sur la médecine du travail et responsable du groupe socialiste de la Commission des Affaires Sociales en 2016 et 2017. Mais dès les premières pages, le lecteur est invité à se mettre en empathie avec un acteur placé en difficulté devant l'immensité de sa tâche et les épreuves d'un contexte explosif. Le témoignage nous entraîne alors sur la pente douce de la perplexité, de la lassitude et du découragement, presque de la mélancolie.

Sur les épreuves de l'ouvrage qui sont échangées à quelques mois de la publication, on trouve un effet de style qui confirme jusqu'au malaise cette impression : presque tous les paragraphes se terminent par des points de suspension dubitatifs. Ces « ... », qui seront supprimés après discussion dans l'édition finale, traduisent (à l'excès pour le lecteur) une tendance confinante à l'obsession pour l'auteur : dans son second mandat, rien ne se passe comme prévu, chaque semaine apporte son lot de contrariétés et d'obstacles, les mauvaises nouvelles s'enchaînent, les reculades s'empilent et les échecs se cumulent. Le député est de plus en plus tourmenté, pris dans une tourmente qui n'en finit pas. Il décrit la situation de façon clinique, dans un mélange de fatalisme et de défaitisme. De réunion en réunion, la machine à perdre du parti socialiste se déchire jusqu'à la dislocation.

Sur un plan factuel, l'ouvrage raconte le quotidien de tensions répétées entre alliés, entre collègues et entre partenaires. Dans ce contexte, l'attentat perpétré à *Charlie Hebdo* provoque un électrochoc, une parenthèse bouleversante de sursaut collectif. Mais le drame ne suspend que très momentanément les querelles intestines et les trahisons entre amis. Le processus de décomposition reprend, apparemment inexorable et irréversible. Le député avance presque à son corps défendant, le flegme qui le caractérise ne lui permet que l'analyse désabusée d'une

décomposition (celle de son parti) et d'une chute libre (celle du gouvernement dans l'opinion publique). Le diagnostic est indépendant de l'énergie qu'il met à animer la Commission des Affaires Sociales et à défendre ses convictions.

Chacun lira à sa façon cette descente aux enfers des socialistes, et chacun pourra porter un jugement sur la version qu'Issindou propose depuis son double poste d'observateur privilégié et d'acteur en difficulté. Mais si l'on se replace dans les *révélations* de l'écriture suggérées par Emmanuel Carrère, on peut faire l'hypothèse que l'auteur formule dans ce livre des choses qu'il n'est jamais parvenu à dire jusqu'alors. Ses analyses expriment une réalité politique qui le désole et le dépasse. Les points de suspension sont là pour déplorer un voyage immobile où le pilote constate, désarmé et contrarié mais lucide, son incapacité à exercer le métier politique de façon satisfaisante, son impossibilité à conduire le projet majoritaire pour lequel il a été élu. Le Quercynois, malgré son sang-froid, son expérience et sa sagesse, met en récit son découragement, son impuissance face aux égarements incontrôlables de son parti.

Lignes de fuite

Dans *Ma vie rouge – Meurtres au Grand Paris*, c'est un tout autre procédé littéraire qui est retenu, mais les sentiments d'immobilisme et de dépression sont tout aussi puissants. Pourtant, l'objectif de départ du témoignage paraissait réflexif et presque joyeux. Lors des premiers échanges avec l'éditeur (les PUG), Mansat et Lefèvre annonçaient un récit enjoué autour de la mission confiée au premier pour développer une stratégie métropolitaine ambitieuse associant Paris à ses communes périphériques. Mais un an plus tard, les deux manuscrits reçus racontaient une histoire beaucoup plus sombre que prévue. Après plusieurs temps d'échange, nous avons décidé de présenter l'aventure dans sa chronologie en dissociant les deux voix. L'une sera celle du « héros », sincère, chaleureuse et authentique, la vérité brute de ce que l'adjoint ressent et comprend au fil de ses mésaventures dans un dossier particulièrement complexe. L'autre sera celle d'un observateur particulièrement bien informé qui dévoile l'envers du décor, les réunions secrètes et les complots qui pimentent le dossier par le recours à l'artifice d'un récit de genre : le polar. Grâce à ce témoin surplombant, le lecteur découvre une intrigue à base de clientélisme et de corruption. Les chapitres progressent en alternant les deux points de vue jusqu'au dénouement inattendu et violent (un double meurtre).

Sur le plan littéraire, le procédé consiste à poser progressivement des lignes de fuite d'un vaste projet politique, ambitieux et prometteur. Pour Mansat, c'est une fresque architecturale qui s'esquisse, à la manière d'un dessin en plusieurs dimensions. Le lecteur se familiarise avec les communes, le contexte institutionnel, les enjeux de politiques publiques, les maires, les concepteurs, des rituels politiques, des éléments de langage, des défis techniques, des innovations. Lefèvre insiste de son côté sur les forces souterraines qui ralentissent ou complexifient le dossier. On découvre des zones d'ombre avec les opposants au projet, les groupes de pression qui surveillent à distance les échafaudages de l'adjoint. On en apprend de plus en plus au fil du texte, et l'on comprend que sur cet échiquier, les monarques paraissent intouchables. Et l'on se demande vite si l'adjoint, qui n'est qu'un pion, pourra résister lorsque les chevaux et les tours passeront à l'attaque...

Cette façon de raconter les lignes de fuite de Paris Métropole fonctionne, comme lorsque l'on entame une partie d'échecs, sur le sentiment grisant d'un immense champ des possibles. Quand la partie débute, Mansat s'y engage sur des bases assez optimistes, d'autant que le maire de Paris lui a laissé carte blanche pour s'entourer d'une équipe de choc, en qui il a toute confiance. Mais celui qui se décrit comme un élu *à la vie rouge*, marqué par ses combats aux côtés du parti

communiste, se rend compte, à chaque coup joué, que sa culture militante et son éthique de l'intérêt général sont maltraités par les intérêts qui l'entourent et l'encerclent. L'ouvrage raconte alors l'histoire d'une aventure à rebrousse poil. Ses compagnons communistes lui mettent des bâtons dans les roues. Les alliés réformistes le lâchent. Les conjonctures ministérielles le malmènent. Les joutes électorales le relèguent au second plan. Le calendrier gouvernemental le marginalise. Certains experts s'arrêtent au milieu du gué. Des notables envisagent même de le supprimer...

Les perspectives de Paris Métropole, patiemment esquissées au terme d'un travail prospectif acharné, de mille rencontres de terrain et d'autant de visites diplomatiques, se brouillent au fur et à mesure que l'échéance de la prise de décision approche. L'idéal métropolitain devient une nébuleuse technocratique. Les appels au *statu quo* municipaliste se multiplient. Les innovations sont remises. Le militant visionnaire, malgré son optimisme, sa combattivité et son pragmatisme, met en récit sa plongée dans la dépression, les échecs et les renoncements de sa famille politique.

2. Le métier d'élus à cœur ouvert

Connaissant les convictions et les compétences des deux élus, on attendait de ces essais autobiographiques des récits hauts en couleur sur les apprentissages, les combats et les trophées de la politique (nationale et locale, en l'occurrence). Les épreuves finalement publiées par les PUG mettent en récit autre chose. Elles racontent deux plongées dans un monde où les héros éprouvent les pires difficultés à peser sur le cours des choses. Cet exercice de vérité raconte une démocratie saturée d'obstacles, de fragilités et de doutes. Les révélations, pour reprendre l'analyse d'Emmanuel Carrère, se situent moins sur la transformation du monde que sur ses promesses inaccessibles et ses désenchantements. En prenant la plume à la première personne, les deux élus décrivent la politique à cœur ouvert. L'opération est risquée, même sous l'anesthésiant des mots. Le bilan cardiaque de l'élus révèle ses désenchantements et ses vertiges. Dans les deux cas, l'opération permet d'entrevoir les impuissances et les fiertés qui irriguent le métier politique.

Désillusions

Côté désenchantement, les deux essais font écho à ce que l'anthropologue Pierre Clastres identifiait comme le « devoir de la parole », aux origines de la domination politique (Clastres, 1974). C'est l'idée que le chef ne détient aucun pouvoir de commandement : il est porté par une médiation singulière. Son pouvoir se déploie dans les replis sensibles du langage et du paraître, dans sa capacité à ressentir et à énoncer les valeurs et les malheurs du groupe. Le leader est ici le conteur bavard et légèrement excentrique qui entretient un rapport esthétique, presque sensuel, à la communauté, à son histoire et à son destin. On retrouve cette piste analytique dans les travaux de l'ethnologue Marc Abélès sur l'éligibilité, les singularités et la microphysique des pouvoirs. Dans ce courant de pensée, qui comporte beaucoup d'auteurs majeurs (Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Gilles Deleuze, Félix Guattari, etc.), l'analyse se veut collaborative et réflexive et elle revendique des observations fines de l'État par en bas, au tempo d'une narration personnalisée, intimiste (Abélès 2014). Chacun dans leur style, Issindou et Mansat illustrent des indices éclairants sur cette politique sensible au ras de l'herbe.

La descente aux enfers

Issindou revendique dès le préambule « *des explications souvent partielles, décousues* », qui visent pourtant à clarifier son engagement sur tant d'années en politique : « *J'ai choisi une chronique au jour le jour, dans le but d'être au plus près de mes humeurs, mes colères, mes états d'âme, mes coups de blues, mes doutes (...)* » (p. 11). S'ensuivent trois chapitres qui décortiquent la teneur de ces humeurs.

La première séquence s'intitule « La descente aux enfers ». Elle relate les obstructions croissantes des frondeurs du Parti socialiste dans la discussion des lois au sein de la commission des affaires sociales et au Gouvernement. L'atmosphère est de plus en plus lourde, avec un glissement insidieux du combat au ressentiment, puis à l'abattement. L'auteur pressent, impuissant, que ses amis du PS ont sciemment commencé à creuser leur propre tombe. La deuxième séquence s'intitule « Un trimestre en enfer ». Elle débute sur l'échange par lequel le député apprend la nouvelle de l'attentat à *Charlie Hebdo*. Toute la suite est marquée par l'émotion de ce drame hors norme. Le député décrit le sursaut collectif des premiers jours, puis la succession désolante des polémiques, des malentendus et des mauvaises nouvelles. La troisième séquence, « La survie en enfer », est plus brève. Alors que les contempteurs du "grand remplacement" tiennent le haut de l'affiche, le député remet dans l'anonymat au Ministre du travail un rapport qu'il peaufine depuis dix-huit mois...

L'ouvrage se termine par deux brefs chapitres sur cette année en désenchantement. L'un dresse un bilan a posteriori. « Trois ans plus tard » égraine les faits marquants d'un édifice qui s'est écroulé et l'élu se demande: « La faute à qui ? ». L'introspection permet d'ultimes confessions douloureuses sur « *cette période de troubles majeure, moralement dure* ». L'auteur s'interroge sans concession sur sa vision de la politique « initialement simpliste et inopérante », sur ses doutes, sur la responsabilité de certains de ses votes « la main tremblante »... L'autre chapitre s'intitule avec humour « C'est quand qu'on va où ? ». Ce sont les dernières pages de l'ouvrage. On y trouve des confidences sur le sens de l'engagement politique pour celui qui « *s'est lentement mais sûrement éloigné des idéologies trop marquées* ». Avec, encore une fois, un cocktail désabusé de mélancolie et de résignation: « *Je revendique plus de doutes que de certitudes. (...) La politique, c'est comme la religion, c'est une histoire racontée à des croyants. Rien de plus.* » (p.173).

La pente douce

Mansat, pour sa part, décrit Paris Métropole sur un ton aussi sensible et sincère que celui adopté par Issindou, mais sans sa mélancolie résignée, tout du moins au départ. Dès le chapitre 1 rédigé par l'observateur extérieur qui commente « La mission », on devine que cette dernière ne sera pas de tout repos. Mansat prend la plume dans le chapitre 2 intitulé « Tout est à inventer », où il explique, ravi, qu'il est « *inquiet (car pas vraiment préparé) mais enthousiaste* ». Il déroule la feuille de route et les défis qui l'attendent. Le chapitre 3, rédigé par Lefèvre, reprend le travail de dévoilement sur l'envers du décor avec les « Premières escarmouches » où des acteurs s'activent dans l'ombre pour torpiller le projet. Dans le chapitre 4 intitulé « La ville monde », Mansat s'emploie à décrire avec passion les avancées de ses travaux. La conférence métropolitaine des 23 maires est une réussite. C'est le temps conquérant des rencontres, des lectures, des formations et des défis intellectuels. Au cours du chapitre 5, intitulé « Paul prend du grade et des risques », l'observateur fait comprendre au lecteur que les obstacles s'accumulent et que les dangers se rapprochent.

C'est seulement à partir du chapitre 6, « Paris métropole », que l'affaire prend une tournure singulièrement tourmentée. Mansat raconte d'abord comment le décès de sa mère et le départ du Parti communiste le « *plongent dans une terrible dépression, ancrée dans des décennies d'une profonde mélancolie* ». L'élusurmontera l'épreuve mais les quatre chapitres suivants orientent inéluctablement l'aventure sur la pente douce de l'échec et de la désillusion. Après « Le rendez-vous », « Un manifeste », « Le calme avant la tempête » et « Le droit à la ville », l'épilogue se conclut sur un second meurtre. On comprend alors que Mansat, qui a quitté la mission dans le chapitre précédent sur une émouvante remise de médaille, aurait pu y passer. Lefèvre se joue du lecteur dans la mesure où le dénouement tragique qu'il propose n'est qu'une fiction. Mais le lecteur reste perplexe et désorienté en refermant l'ouvrage, déstabilisé par la soudaine violence de cette fin de partie. Avec l'image de l'adjoint sonné comme un boxeur qui a perdu un combat aux points après avoir passé presque tout le match à taper dans le vide et à encaisser les coups d'un adversaire invisible...

Fiertés

Côté fiertés et réenchantement, les deux essais font écho à ce que la philosophe Vinciane Despret nomme joliment des « dispositifs d'enthousiasme » (Despret, 2019). C'est l'idée que nous habitons la terre comme les oiseaux connaissent le monde, en nous appropriant le territoire avec des frissons, des peurs et des désirs fulgurants qui ne se réduisent pas à l'instinct de survie ou à la domination. La chercheuse file la métaphore autour du cocktail d'intensité, de rythmes et de présences produit par le chant solitaire du rouge-gorge. La mélodie exprime une respiration vitale, à cœur ouvert, que rien n'explique vraiment. Dans les deux essais de Mansat et Issindou, la politique semble provoquer, malgré la solitude de l'exercice du pouvoir, cet étrange « état de louange ». On y repère une multitude de « signaux honnêtes » sur deux sentiments en particulier : la fierté de représenter les autres et l'ivresse d'incarner la communauté.

Le sel de la vie politique

Nous avons vu plus haut comment, dans son préambule, Issindou insistait sur l'inquiétude qui le ronge en permanence (« *mes humeurs, mes colères, mes états d'âme, mes coups de blues, mes doutes* »). L'élus fait aveu d'impuissance mais il ajoute dans la même phrase qu'il veut aussi témoigner sur des instants de bonheur: « *mes bons moments, mes émotions, ma fierté, toujours, d'être élu de la nation et le sentiment du devoir honnêtement accompli.* » Et il poursuit: « *C'est dans ce mélange d'actions, de pensées et de sentiments qu'on trouve le sel de la vie politique.* » Et l'ouvrage, en effet, est parsemé de digressions où des émotions fortes envahissent l'auteur.

Les indices les plus visibles surviennent à l'évocation de la magie des lieux du palais Bourbon. Dans l'hémicycle « *planent les fantômes de Lamartine, Hugo, Gambetta, Jaurès et bien d'autres.* » L'élus ajoute: « *Quel honneur et quelle joie d'agir, avec beaucoup d'humilité et autant de fierté, dans leur ombre, de marcher, au sens physique du terme, sur leur pas !* ». On trouve dans l'ouvrage une multitude de lieux et de moments où le député est littéralement submergé par les émotions : le local de ses permanences en Isère, sa maison du Lot, les atmosphères territoriales de son enfance, le quartier de Paris où sa mère travaillait dans sa jeunesse, la cafétéria de l'Assemblée, un voyage au Mexique à la rencontre de la belle-famille de son fils, la place du village où se tient une commémoration dans le froid d'un dimanche d'hiver, la maternité de Lyon où vient de naître un cinquième petit-fils, une rame de métro à 6 heures du matin... Chaque séquence évoque l'étourdissement d'une trajectoire personnelle

enchâssée dans une mission de représentation et d'incarnation. Issindou est un simple citoyen et en même temps il se dévoue corps et âme au service de la commune, de la Nation et de la République. Les deux rôles sont vécus dans la même enveloppe charnelle et émotionnelle. L'homme privé et le professionnel de la politique ne font qu'un, dans l'accomplissement d'une mission collective qui l'habite et le transcende 24 heures sur 24.

Pourquoi moi?

Pour Mansat, le lâcher-prise est moins visible en surface sur les quatre cinquièmes de l'ouvrage, même s'il évoque dès les premières lignes les sanglots de joie qu'il partage avec sa compagne et ses filles à l'annonce de la mission que lui confie le maire de Paris en mars 2001. L'adjoint communiste note ainsi: « *L'émotion est immense et, dix-huit ans plus tard, toujours intacte, alors que s'estompe le souvenir de la situation dans laquelle se trouvait alors la capitale : fraude électorale, clientélisme, emplois fictifs, désintérêt pour les quartiers populaires, insalubrité, démocratie locale en berne, construction de logements en panne, désinvestissement des élus...* ». Il évoque aussi le souvenir du bureau où il a passé des milliers d'heures à batailler sur le Grand Paris. La pièce est décrite comme un « *antre et refuge dans les moments de découragement, lieu animé où défilent élus, universitaires et chercheurs, lieu de réunions où s'élabore la stratégie* ». Et l'adjoint se demande avec humilité et gravité « *Pourquoi moi ?* » en pressentant que la mission constituera « *un tournant capital dans (sa) vie de communiste* ». « *Je sors du rendez-vous avec Bertrand Delanoë très ému et impressionné* », écrit-il : « *tout est à inventer. Je ressens fortement la possibilité d'une complicité avec lui. Outre un contact chaleureux, il est très direct, précis, à l'écoute. La mission est clairement définie, et on peut toper sans difficulté. J'aime à penser qu'il a eu un sentiment équivalent.* » On lit entre les lignes qu'un pacte singulier vient d'être scellé entre les deux hommes, qui va le transcender dans les moments difficiles – il y en aura beaucoup. Sa « *nouvelle vie* » d' élu peut commencer.

La suite du récit confirme l'impression : cette confiance mutuelle produit une immense fierté, un carburant décisif pour exprimer sa conception du bien commun et de l'intérêt général. Mais Mansat, au fil des chapitres, parle peu des passions de sa *vie rouge*. On apprend simplement qu'il a « *rencontré et côtoyé une multitude de personnalités d'une générosité, d'une intelligence, d'une empathie incroyable...* ». Il faut attendre les dernières pages pour trouver enfin trace de la flamme qui l'anime depuis ses premiers combats. Il note d'abord « *un événement à [ses] yeux considérables* » lorsque le nouveau président de la République, Emmanuel Macron, adresse à la femme de Maurice Audin un pardon public de l'État (Mansat milite depuis toujours pour réhabiliter la mémoire de ce militant assassiné en Algérie en 1957). Puis vient le récit de son pot de départ, juste avant le discours du maire. La fierté s'affiche, enfin, éclatante, immense. Mansat évoque d'abord les invités : « *de tous les milieux, d'opinions politiques diverses, de toutes les périodes de ma vie politique et de tous mes combats : militants communistes du XX^e, association Maurice-Audin, Comité Mumia, Sans-papiers, anciens condisciples de l'IHEDATE, architectes et intellectuels de toutes disciplines, maires et élus du Grand Paris, élus parisiens des mandatures passées et en cours...* » S'ensuit le discours du maire, qu'il transcrit in extenso: « *Pierre est quelqu'un de sensible qui n'a pas l'orgueil fanfaron, alors je te dis ose, ose être fier, sois fier, je t'en supplie, de ton œuvre, sois heureux et dis-toi que ce n'est pas une fin, c'est un commencement, tu as en toi tellement de passions vivantes, pour la culture, pour les voyages, pour les autres, pour l'engagement, il y aura tellement d'occasions de donner. Ce n'est pas une faute d'être heureux et d'aimer les autres et autorise-moi à te dire ma gratitude sincère et beaucoup, beaucoup, beaucoup d'affection, qui peut être dite avec naturel parce que c'est toi.* » Un orgue de Barbarie lance l'Internationale,

reprise en chœur. Mansat note pudiquement qu'il « *chavire* ». Il peut quitter le navire le cœur léger: la messe, vibrante, a été dite sans qu'il ait été assassiné...

Conclusion. La science politique est aussi littérature

À leur origine, les deux ouvrages ont plusieurs points communs. Ils viennent couronner le parcours de deux vies politiques françaises bien remplies. Issindou et Mansat terminent leur carrière dans les cercles au sommet du pouvoir. Ils ont passés les trois quarts de leur vie dans le combat politique. Ils ont gagné la confiance et l'estime de leaders de premier plan. L'un, après avoir été maire pendant plusieurs mandats, a évolué au cœur du Palais Bourbon dans l'une des commissions les plus convoitées à l'Assemblée nationale. Le président de la République le tutoie. L'autre, secrétaire de section au PCF et plusieurs fois conseiller de Paris, a été missionné auprès du maire sur un projet métropolitain particulièrement novateur. Les universitaires le citent en exemple. Lorsque les deux élus décident de témoigner par écrit sur leur expérience, ils sortent juste de ces combats politiques à responsabilité et à haut risque. Ils ont à cœur de poser un regard constructif sur les rouages de l'action publique. Leur trajectoire parle pour eux. Ils ont un bilan qui inspire le respect et la considération dans le « milieu ». Ils sont connus et reconnus pour l'intégrité de leur engagement, l'exemplarité de leur parcours et la chaleur des relations humaines qu'ils entretiennent avec leur entourage. Le maire socialiste est unanimement apprécié pour son esprit de consensus, sa sagesse souriante et son efficacité gestionnaire en toutes circonstances. L'adjoint communiste est loué pour son ardeur militante, son altruisme relationnel et son discernement visionnaire.

Pourtant, les deux essais dévoilent des points de suspension, des lignes de fuite, des désillusions et des fiertés qui sortent de ce tableau rationnel. La vie politique y apparaît ponctuée d'impasses et d'élan dans un décor général où l'efficacité gestionnaire et le discernement visionnaire sont assez secondaires. Certes, les élus veulent changer le monde, ils occupent des fonctions politiques stratégiques, ils sont dotés d'expérience et de volonté, et leur passion pour la chose publique comme leurs convictions politiques sont des promesses pleines de générosité. Mais le *système* semble les confiner à évoluer dans un théâtre d'ombres où ils pèsent peu sur le cours des choses. Ce sont de bons acteurs, au sens théâtral du terme, mais ils butent sur des blocages, des inerties et des renoncements qui les dépassent. Ils participent à une comédie du pouvoir riche en personnages et en intrigues mais dans laquelle les scènes d'action sont plutôt rares. Il y a de l'intensité, du rythme, du mouvement, des drames et des ajustements, mais on attend en vain de véritables transformations, des tournants, des innovations. Au fil des descriptions, les deux élus deviennent les connaisseurs avisés de transformations indispensables que personne ne semble en mesure d'impulser ou d'orienter.

Les deux essais racontent l'engagement politique dans l'émerveillement et dans l'impuissance. Ce trompe-l'œil mérite discussion. D'un côté, il fait écho aux travaux des philosophes Baptiste Morizot et Emmanuele Coccia qui, comme Vinciane Despret, insistent sur la crise de sensibilité qui nous éloigne depuis deux siècles de notre environnement naturel. Ces « penseurs du nouveau monde » (*Le Monde*, série de 6 portraits, été 2020) insistent sur la nécessité de « politiser l'émerveillement » pour énoncer un destin commun. De l'autre, il nous rappelle l'anthropologue Pierre Clastres et ses travaux sur le leadership bavard qui n'a aucun pouvoir de coercition.

Pour éclairer ce balancier entre émerveillement et impuissance, on suivra volontiers les recommandations de l'universitaire Florent Coste lorsqu'il suggère une repolitisation du rapport des chercheurs à la création littéraire (Coste 2017). Le sociologue explique que l'étude de la littérature doit permettre d'appréhender l'aire d'expérience où se construit le rapport entre l'intimité et le monde extérieur. Il note que dans cette perspective, ce ne sont plus les œuvres ou les auteurs qui comptent mais le descriptif sensible de la complexité des perceptions les plus ordinaires du vivre ensemble. Cette perspective analytique est stimulante pour relire la comédie du pouvoir mise en récit dans les autobiographies. Le point de vue anthropologique ne postule pas *a priori* des mentalités ou des identités culturelles des protagonistes. Il donne simplement accès au premier degré des émotions politiques telles qu'elles sont restituées, à l'état brut et à cœur ouvert.

En science politique, cette approche sensible et sans filtre fait penser au travail d'habilitation à diriger des recherches engagé par le politiste Patrick Moquay suite à son expérience concrète du pouvoir pendant six ans dans la commune de Saint-Pierre-d'Oléron (Moquay, 2015). Au terme de son mandat de maire et de président intercommunal, l'universitaire a brillamment raconté « le caractère presque charnel de l'expérience ». Il explique que cette « épreuve du terrain » située « de l'autre côté du miroir » l'a placé dans une situation permanente d'inconfort, de schizophrénie, avec un troublant « sentiment d'inutilité de la science ». Il nous entraîne dans l'expérience paroxystique d'une crise où il rencontre « un enfer pavé de bonnes intentions ». Et il s'interroge, en conclusion, sur les « moments de vérité au milieu du théâtre des rapports de pouvoir ». Les toutes dernières lignes de son manuscrit résument cette alchimie d'impuissance et d'émerveillement: « *Quelle place pour l'émotion dans la vie politique ? Réverie de romantique, qui se dissipera vite, et ne produira sans doute que quelques souvenirs fugaces. Et au delà: quelle place pour l'émotion dans l'analyse académique ? Assurément une place ténue, un strapontin. Et pourtant c'est bien la pâte humaine dont il s'agit de rendre compte, avec son épaisseur et ses fragilités. Le sentiment y a sa part.* » (p. 239)

Dans les enquêtes en sciences sociales, on sonde rarement le cœur des élus ou leur propension à douter et à s'émouvoir. Les gouvernants, c'est bien connu, n'ont pas le cœur tendre. Les politistes préfèrent décrypter leur influence au trébuchet de leur capacité à dominer et à manipuler les émotions. Il y a même un relatif consensus scientifique sur l'idée que le goût du pouvoir se nourrit de puissance, de prestige et d'intérêts bien compris. Bref, les passions des élus éclairent au mieux des logiques d'instrumentalisation et de violence symbolique, au pire des dérives narcissiques (Schneider 2017). En s'intéressant à l'angle mort des fragilités, des blessures et des sensibilités tirées des « révélations » autobiographiques, on fait l'hypothèse exploratoire que la littérature permet d'entrevoir des respirations importantes du métier d'élu (Faure, 2021). La science politique est aussi, pour paraphraser une belle formule d'Ivan Jablonka, une littérature contemporaine. Plutôt que de faire le choix entre le scientifique et le littéraire, il faut accepter l'idée que « l'écriture est le déploiement de la recherche elle-même » (Jablonka 2014). Dans son essai qui prolonge les questionnements de Paul Veyne sur les façons d'écrire l'histoire, l'historien souligne que les avancées épistémologiques sont toujours liées à des innovations littéraires et donc que « la création littéraire est l'autre forme de la scientificité historienne ». Même combat pour la *scientificité politiste*? Au vu des énigmes non résolues de l'émerveillement et de l'impuissance en politique, il est peut-être temps d'explorer cette voie prometteuse...

Alain Faure, CNRS Pacte Sciences Po Grenoble Université Grenoble Alpes

Ouvrages cités

Abélès Marc, 2014, *Penser au-delà de l'État*, Belin

Carrère Emmanuel, 2020, *Yoga*, P.O.L.

Clastres Pierre, 1974, *La société contre l'Etat*, Éditions de Minuit

Coste Florent, 2017. *Explore. Investigations littéraires*, Questions théoriques

Despret Vinciane, 2019, *Habiter le monde en oiseau*, Actes Sud

FAURE Alain, 2021, “Les empreintes singulières des émotions premières des élus locaux. Voyage en égo-politique et en démocratie sensible”, *Lien social & Politiques*, n° 86

Issindou Michel, 2019, *Tourments au Palais Bourbon. Chroniques d'un député socialiste*, PUG

Jablonka Ivan, 2014, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Seuil

Le Bart Christian, 2012, *La politique en librairie*, Armand Colin

Lefèvre Christian, Mansat Pierre, 2019, *Ma vie rouge. Meurtre au Grand Paris*, PUG

Moquay Patrick, 2015, *Territoire et politique. Un parcours réflexif*, Université Grenoble Alpes

Schneider Michel, 2013, *Miroir aux princes*, Flammarion